

Zeitschrift: Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles
Band: 66 (1941)

Artikel: Jean-Jacques Rousseau : botaniste amateur
Autor: Favarger, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-88756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

BOTANISTE AMATEUR

par

CLAUDE FAVARGER

Au début de cette étude, nous ne saurions trop avertir le lecteur que l'esprit dans lequel nous l'avons entreprise est totalement dénué de prétention. La personnalité de Rousseau est de celles que les jugements des hommes n'ont cessé d'enrichir depuis des générations, au point qu'il devient difficile, sinon impossible, à l'honnête homme de formuler sur Jean-Jacques une opinion qui soit originale et qui ne scandalise pas les spécialistes par sa simplicité. Et pourtant, il nous semble qu'il serait parfois utile de dégager notre grand compatriote de ces querelles de philosophes dont il souffrit tant pendant sa vie et dont ses œuvres, bien malgré lui, resteront éternellement le levain.

C'est ce que nous avons tenté de faire en étudiant certains aspects du caractère de Rousseau, en rapport avec son activité de naturaliste.

Quoique Jean-Jacques n'ait pas grand'chose pour attirer la sympathie et qu'il se soit assez plaint lui-même pour que nous n'ayons pas besoin de nous apitoyer sur son sort, essayons de voir en lui un être humain souffrant, tourmenté par mille démons, et donnons-lui un peu de cette pitié que nous distribuons plus volontiers à ceux qui, plus fiers, ne nous la demandent pas. Sans doute, les maux dont il souffrait étaient-ils en bonne partie imaginaires, ou bien Rousseau se les était attirés par sa faute, mais enfin, le bonheur est un si grand bien qu'on est obligé de dire avec la chanson : « Que les malheureux, s'ils le sont, c'est malgré'z'eux... »

Après tout, il eut assez de malheurs pour mériter un peu de sympathie. Rousseau n'est-il pas celui qui ne connut pas sa mère, cette première éducatrice, et la meilleure, dont aucun système pédagogique ne remplace les sages leçons et le sublime exemple ? Et puis, s'il avait hérité d'une grande instabilité de caractère — nous dirions aujourd'hui « nervosité », — elle fut favorisée par la rencontre de personnes bizarres, aventuriers sans scrupules, femmes auxquelles les systèmes avaient tourné la tête et dont le

moins qu'on puisse dire est qu'il leur manquait à tous le plus élémentaire bon sens...

Mais nous devons voir surtout quel regard le philosophe des Charmettes a pu jeter sur la nature et plus particulièrement sur cette science aimable qui fut la consolation de ses années de soi-disant persécution.

Constatons d'abord qu'à 16 ans, époque de la vie où il est assez rare que la vocation de naturaliste ne se révèle pas par quelque signe, le jeune Jean-Jacques n'avait aucun goût particulier pour la nature. Cela l'aurait empêché d'être à ce bel âge et comme il nous le dit lui-même « inquiet, mécontent de tout, sans goût de son état, dévoré de désirs dont il ignorait l'objet, pleurant sans savoir de quoi..., etc. ».

Le romantisme eût perdu un précurseur sans peut-être que la botanique en soit grandement enrichie.

C'est vers 1732, à Chambéry, après sa randonnée à travers la Suisse romande, que Rousseau eut un premier contact avec la botanique, ou plutôt avec les « simples ». Le fameux Claude Anet, qui, dans son enfance, chassait le thé suisse sur les monts Jura, serait, nous dit Rousseau, devenu un grand botaniste, s'il n'était mort prématurément. Il avait, à n'en pas douter, le feu sacré et il l'eût peut-être communiqué à Jean-Jacques, si, de l'aveu de ce dernier, plusieurs raisons ne s'y étaient opposées. D'abord Rousseau ne professait que mépris pour ce qu'il regardait comme une science d'apothicaire. Le fait est que M^{me} de Warens et Claude Anet étaient plus préoccupés de drogues que de morphologie végétale, et en cela ils ne différaient guère de la plupart des chasseurs de plantes de leur époque.

Rousseau nous dit plaisamment que la botanique, la chimie et l'anatomie, confondues dans son esprit sous le nom de médecine, ne servaient qu'à lui fournir des sarcasmes plaisants pour toute la journée.

Et puis à cette époque, comme pendant toute la vie de Rousseau, la passion de la musique l'empêchait de faire autre chose, que dis-je, l'entraînait constamment à lâcher la proie pour l'ombre et un gain fixe pour de chimériques succès.

Mais nous pensons que l'instabilité de Jean-Jacques tenait encore à une cause plus profonde : la conscience intime de son génie et de la mission qu'il avait à remplir ici-bas. Or, quoi qu'on pense de Rousseau, je crois que l'humanité aurait perdu quelque chose s'il s'était contenté d'herboriser et de laisser son nom à quelque obscur graminé des Alpes de la Savoie. Sans croire à une prédestination fatale et exacte, il est curieux de constater comme certains êtres que rien d'humain ne désigne particulièrement sont marqués par la destinée et se sentent marqués. Le cas de Rousseau est frappant. Rien ne le distinguait des galopins avec lesquels il vagabondait en dehors de Genève, rien qu'une assez bizarre

éducation et une très mauvaise tête..., rien... sinon qu'un jour la porte de la ville s'est fermée devant lui et qu'il est parti...

Mais alors que certains génies trouvent leur voie aussitôt, Rousseau, qui avait l'esprit lent, hésite longtemps, se croyant fait tantôt pour la musique, tantôt pour la carrière des armes, voire même pour les bonnes fortunes... Mais, ce dont il n'a jamais douté, c'est qu'il fût né pour un sort brillant et pour la gloire. De là ce sentiment de sa propre valeur qui frise l'outrecuidance et qui faisait un tel contraste avec son langage assez plat et la lenteur de ses idées, que beaucoup de ceux à qui il fut présenté, le jugèrent très mal, et qu'on le renvoya du séminaire comme n'étant pas même bon pour être prêtre, ce qui dans la bouche d'un Genevois n'est pas précisément un compliment.

Ce qui frappe dans la jeunesse de Jean-Jacques, c'est qu'au travers de mille aventures et d'hésitations plus nombreuses encore, au milieu de l'incohérence même, il y a un fil conducteur : le sentiment de son génie, et je le répète, de la tâche qu'il avait à remplir ici-bas, laquelle n'était ni de composer de la musique, ni de devenir démonstrateur des plantes au jardin royal de Chambéry, mais d'une envergure plus vaste, quelque chose comme la création à travers le désordre d'un ordre nouveau, et nous sommes payés pour savoir que ceux qui se croient appelés à créer un ordre nouveau ne s'arrêtent pas en chemin et font preuve d'une obstination qui n'a d'égale que la fatalité elle-même. Rousseau botaniste, cela fait un peu comme si l'on disait : Hitler chanteur de tyroliennes ou Napoléon maître de mathématiques.

Mais il est non moins curieux de voir que l'obstination de Rousseau dans la carrière des lettres est cette obstination spéciale des natures faibles, qui est plutôt une résistance passive qu'un effort de volonté. Jean-Jacques ne vole pas dans la carrière, mais il résiste à toutes les tentatives de faire de lui autre chose qu'un écrivain ou... un musicien (car il y a exception pour la musique).

C'est donc assez tard, et vers la fin de sa vie, que nous le voyons se tourner vers la botanique. Sans doute était-ce alors pour lui un refuge contre les persécutions auxquelles il se croyait en butte et la seule occupation que la fureur de ses ennemis lui eût laissée. Mais si Jean-Jacques s'y adonne après la condamnation de l'*Emile*, c'est surtout, pensons-nous, parce qu'il sent sa tâche achevée, sa mission littéraire et humanitaire remplie; fatigué par un labeur écrasant et par les énervantes querelles qu'un écrivain ne peut manquer de s'attirer, il aspire au repos et à la distraction et n'envisage l'étude des fleurs qu'en guise de délassement, point de vue qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'on se penche sur l'œuvre botanique de Rousseau. En effet, un homme qui sent sa mission terminée ne va pas se lancer avec des forces usées dans une nouvelle bataille contre les mystères de la science et... contre le prochain, puisqu'on ne peut, dans ce monde, émettre un juge-

ment ou faire une découverte sans heurter ou déranger un confrère chatouilleux, prompt à se croire lésé et à réclamer la priorité. Cela, Rousseau n'avait plus la force de le faire après ses joutes avec Voltaire et les encyclopédistes, et voilà pourquoi il attaque les savants de cabinet, non qu'il les ait eus en mépris, mais parce qu'il ne pouvait se mesurer avec eux; c'est l'éternelle tactique du renard de La Fontaine...

Chacun sait que Rousseau fut amené à la science aimable par le docteur d'Yvernois, médecin de Sa Majesté dans la principauté de Neuchâtel, qui s'était fait connaître entre autres par un article du *Mercure suisse* de janvier 1742 servant d'apologie aux médecins botanistes suisses, injustement attaqués. On a parlé aussi d'Abraham Gagnebin. Mais il ne semble pas que ce dernier se soit jamais dérangé pour herboriser avec Jean-Jacques, alors qu'en 1739, il avait parcouru longuement le Creux-du-Van avec le docteur d'Yvernois et le grand Haller. Mais Haller avait acquis déjà une brillante réputation scientifique. Rousseau n'était alors qu'un amateur et c'est lui qui va rendre visite aux frères Gagnebin à la Ferrière, en 1763.

Nous ne savons pas grand'chose des débuts de Jean-Jacques dans la science botanique, mais si le docteur d'Yvernois fut son maître, il est permis de penser que le souvenir de M^{me} de Warens ne fut pas étranger au goût avec lequel Rousseau se mit à herboriser. Ses premières leçons dataient des Charmettes, et, s'il ne les avait pas écoutées, cela n'empêche pas qu'elles eurent probablement une part déterminante dans sa vocation tardive. Nous n'avons pas beaucoup de récits sur les herborisations de Jean-Jacques au Val-de-Travers; une d'entre elles, qu'il fit à la Robellaz, nous est rapportée dans la VII^{me} promenade. Jean-Jacques y avait rencontré le Cyclamen, qui, semble-t-il, a disparu depuis lors des pentes du Chasseron. Par contre la Dentaire heptaphyllos et le grand Laserpitium y sont toujours, et à coup sûr, ce sont les descendants de ceux dont Jean-Jacques s'amusa il y a bientôt deux siècles.

Les moindres détails du séjour de Rousseau dans l'île de Saint-Pierre, de septembre à fin octobre 1765, sont trop connus pour que nous nous y arrêtions. Ce domaine admirablement circonscrit par la nature invitait à l'étude, précisément parce qu'il était petit et bien marqué; l'esprit le plus vagabond était prisonnier de cette solitude verdoyante, et la simple obligation de prendre un bateau pour en sortir décourageait des expéditions plus lointaines. Il semble que Jean-Jacques ait vraiment cédé au plaisir d'avoir un sujet d'étude bien marqué, une monographie toute nouvelle à écrire, celle de l'île de Saint-Pierre. Le naturaliste va-t-il se révéler? Déjà il a divisé l'île en cantons, et les parcourt successivement chaque jour, son *Systema naturae* sous le bras. Nous voici sur la voie d'un grand travail de géographie

botanique, ou plutôt d'écologie. Jean-Jacques va peut-être innover; créer la sociologie végétale, après avoir si mal réussi sa sociologie animale...

Les associations végétales de l'île de Saint-Pierre vont-elles devenir dans le monde entier les prototypes des associations de plantes? Mais non, Leurs Excellences de Berne ne l'ont pas permis. Mais avant de leur en vouloir, on peut se demander si Rousseau était bien l'homme qu'il fallait pour cela. Déjà un doute nous vient, lorsque Jean-Jacques, qui prétendait écrire la *Flora petrinsularis*, commence par vérifier le système de Linné dans les étamines des Labiées et dans celles de l'ortie, pour s'attarder finalement aux mille petits jeux de la fructification. Son instabilité d'esprit devait nuire à toute observation suivie et méthodique. Tant que la botanique avait l'air d'un jeu, Jean-Jacques s'y adonnait; il l'aurait fuie bien vite, s'il y avait découvert la moindre contrainte. Et puis, la saison était tardive, l'époque par contre trop précoce pour un genre d'observation qui demandait une classification claire de toutes les plantes. Or, malgré le grand travail de Linné, on en était encore assez loin. Mais Jean-Jacques semblait mieux fait pour enseigner la botanique que pour lui donner une impulsion nouvelle. Il ne faut pas oublier que dans tout bon Suisse romand, il y a un précepteur qui sommeille... Déjà dans son séjour en Angleterre, Jean-Jacques herborise en compagnie de la duchesse de Portland. Quoique misanthrope, Rousseau était tout le contraire d'un misogynne et il se plaisait particulièrement dans la compagnie du beau sexe. Sa sensibilité, ses malheurs l'avaient rendu intéressant; bref, c'était un botaniste pour les dames, qui devait jouer son rôle à la perfection. Ce rôle apparaît nettement dans les *Lettres sur la botanique*, écrites à Paris de 1771 à 1774. Ces lettres adressées à sa fidèle amie, M^{me} Delessert, mère du botaniste Benjamin Delessert, avaient pour but de permettre à la jeune femme d'enseigner la botanique à sa fille aînée Madelon, alors âgée de quatre ans. Dès qu'il s'agit de pédagogie pratique, Rousseau est dans son élément. On sent bien que ses dernières herborisations dans les environs de Paris étaient en relation avec sa tâche épistolaire. L'herbier de M^{me} Delessert le préoccupait plus que le sien propre. Expliquer lui était plus facile que découvrir. Et il faut dire qu'il s'y prend très bien.

Nous avons quelques détails sur ces ultimes promenades botaniques par les *Réveries* de Jean-Jacques. Il y rencontrait parfois Bernardin de Saint-Pierre, et les deux utopistes échangeaient sur la nature des propos pleins de bienveillance. D'ailleurs l'âme de Rousseau se faisait plus calme, plus dégagée; les deux promeneurs portaient, la boîte sur le flanc, vers les hauteurs alors pleines de charme de Ménilmontant et de Charonne, à travers vignes et prairies, et Bernardin, qui savait joindre l'utile à l'agréable, emportait parfois dans sa boîte de botaniste du café que tous

deux dégustaient en gourmets, après un déjeuner rustique à l'auberge.

La vue d'une plante rappelait alors à Jean-Jacques des souvenirs heureux. Le petit Buplèvre à feuille falciforme évoquait sans doute à ses yeux Neuchâtel et ses calcaires jaunes ou les prés de l'île de Saint-Pierre, sous la douce lumière de septembre.

* * *

Avant de voir si Jean-Jacques Rousseau mérite vraiment de prendre place parmi les botanistes, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur le développement de la botanique au XVIII^{me} siècle.

Ceux qui connaissent superficiellement les sciences naturelles sont enclins à croire que la botanique est née au XIX^{me} siècle avec les travaux classiques de l'anatomie végétale, de la physiologie et la généralisation des études microscopiques. Tout ce qui précède ne serait que balbutiements, ou, comme l'on dit aujourd'hui avec un grand mépris, de la systématique. Et l'on s' imagine volontiers le botaniste d'autrefois comme une sorte de collectionneur un peu maniaque, classant ses plantes à la manière d'un numismate ou d'un philatéliste qui classe monnaies et timbres-poste. Il y a des analogies : chez certains botanistes, la perspicacité ne dépasse pas celle consistant à comparer des filigranes ou à compter des dents. Mais il ne faut pas se laisser égarer par des ressemblances d'allures. Les œuvres des hommes sont conventionnelles, seule compte l'image. La nature, elle, est... naturelle, c'est-à-dire que nous ne la connaissons pas, qu'elle est elle-même avant tout, et insondable, quoique nous en fassions partie, car nous ne l'avons pas créée.

On peut classer des timbres-poste sans savoir à quoi ils servent. On ne peut classer des espèces sans avoir une idée de l'espèce. Nos ancêtres étaient fixistes, et même ceux qui classaient des plantes, sans réfléchir à l'espèce, la considéraient en leur for intérieur comme une entité, je dirais presque comme une personnalité. Y a-t-il une autre cause à cette majuscule par laquelle débute son nom linnéen ? On ne doit pas oublier qu'un botaniste, même s'il sacrifie un peu à l'esprit collectionneur, et c'est fréquemment le cas, collectionne des *espèces* ; et, s'il n'est pas un imbécile, il se rendra compte bien vite que seule la *vie de l'espèce* est intéressante. Par-dessus les échantillons racornis de son herbier, il verra l'espèce dans la nature, sa distribution géographique, ses particularités biologiques, sa façon de réagir au milieu, ses affinités avec d'autres espèces, bref, sa vie dans le temps et l'espace...

Ce préambule me paraît nécessaire pour lutter contre un préjugé assez répandu de nos jours, préjugé contre la boîte verte du botaniste, immortalisée et malicieusement raillée par Tœpffer.

Ce que nous disons s'applique à fortiori au XVIII^{me} siècle, où à la difficulté de découvrir les espèces s'ajoutait celle de les nommer et celle encore plus grande de la classification. Il ne faut jamais oublier que les sciences naturelles diffèrent des sciences physiques par cette indispensable connaissance de l'espèce et de la classification, dont il faut acquérir une notion précise et pratique avant d'entreprendre aucune étude anatomique ou physiologique. Si cette connaissance est devenue insuffisante à celui qui veut faire avancer la science, elle n'est pas moins d'une nécessité absolue comme base, comme tremplin, pour s'élever plus haut. Or, à l'époque de Rousseau, l'établissement d'une classification était une tâche assez vaste et ardue pour absorber tous les efforts des botanistes, un peu comme en chimie, au XIX^{me} siècle, l'établissement d'un système de poids atomiques.

La réforme de Linné dans le domaine de la nomenclature était devenue d'une absolue nécessité. Malheureusement, plusieurs botanistes de valeur ne suivaient pas le grand Suédois. Sous prétexte qu'il décrivait nombre d'espèces nouvelles, Haller, dans son *Historia stirpium* de 1768, donnait aux plantes un nom de son choix, qui contenait toute une description en abrégé. Voici comment il nomme la Pensée des Alpes :

Viola alpina purpurea exiguis foliis. L'Orchis bouc était l'*Orchis radicibus subrotundis labello longissimo, plicato tripartito*. La Gentiane des neiges était appelée *Gentiana omnium minima*. Mais ces noms n'étaient pas acceptés partout et il en résultait pour les botanistes une peine infinie à faire entendre de quoi ils parlaient. Dans une lettre de Garcin à Abraham Gagnebin, on lit ceci :

« La plante que vous m'avez envoyée pour l'*Arenaria* pourrait bien être celle de Vaillant que vous citez. Comme votre espèce est si petite et sans pétales apparents, c'est ce qui nous l'a fait méconnaître. Sur cette figure, j'ai vu celle que vous citez de Herman, qui me paraît représenter mieux la vôtre que celle de Vaillant.

» Je n'avais pas songé à la chercher dans cet auteur hollandais. Ainsi quoiqu'elle ne soit pas l'espèce d'*Arenaria* que vous pensiez, c'en est pourtant une de ce genre, suivant l'établissement qu'en a fait M. Linnaeus, etc.¹ »

Ainsi une plante n'était pas un *Arenaria* ou un *Viola*, mais le *Viola* de M. un tel, l'Alsine que cite Vaillant, et ainsi de suite. On se plaint parfois de l'actuelle synonymie ! A cette époque c'était une autre histoire !

Mais la classification des espèces demandait d'autres efforts. Le système artificiel de Linné commençait à montrer ses défauts, après avoir suscité un grand enthousiasme ; la préoccupation de

¹ Lettre publiée dans les *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*.

créer un système naturel transparaît dans les ouvrages du temps. Dans sa préface de 1768, Haller nous dit : « *Quaesivi ut quam plurimos ordines naturales in opus meum referrem. In eo hactenus perfectionem methodi pono ut similes plantae cum similibus ponantur, dissimiles separentur.* »

Ainsi il se refuse à séparer le maïs des autres Graminées, à cause de ses fleurs monoïques. Dans les *Lettres sur la Botanique* de Jean-Jacques Rousseau, on est surpris de trouver déjà de claires notions de l'affinité naturelle des espèces et de la coordination des caractères. Je n'en donnerai qu'un exemple : dans sa description des Liliacées, Rousseau mentionne la corrélation entre les caractères floraux et ceux des racines. C'est ce qui fait, dit-il, que l'ail, l'oignon, le poireau sont de véritables Liliacées, quoiqu'ils paraissent fort différents au premier coup d'œil. Cette différence a d'ailleurs paru si grande à certains modernes Anglais, qu'ils séparent l'Ail des Liliacées pour le réunir aux Amaryllidées.

Le temps n'est pas éloigné où le *système naturel* des de Jussieu va répondre aux aspirations des meilleurs botanistes du XVIII^{me} siècle, qui sentaient la parenté des espèces sans oser admettre une filiation.

La reconnaissance des espèces, en l'absence de tout critère précis, fut donc la tâche essentielle des botanistes du XVIII^{me} siècle. Nous qui avons des flores nombreuses et pratiques et des albums richement illustrés avons peine à nous représenter ce qu'étaient les investigations de ce temps-là. Ou plutôt ceux d'entre nous qui ont choisi l'étude de quelque groupe de Cryptogames, encore peu connu, savent combien il est malaisé de se rendre compte si une espèce qu'on croit découvrir n'a réellement pas été étudiée et baptisée sous d'autres cieux. En revanche quel ne devait pas être l'enthousiasme des naturalistes d'autrefois, en parcourant des régions encore inexplorées où la découverte d'une plante rare renouvelait en eux les émotions de Christophe Colomb. Une espèce nouvelle n'est-elle pas, pour un botaniste, un monde réellement nouveau ? Cet enthousiasme d'où naquit le poème *Les Alpes* de Haller était partagé par une pléiade de naturalistes qui, travaillant pour le compte du grand Bernois, brûlaient du feu sacré de la découverte. Ce feu était très pur, puisque la plupart du temps le fruit de leur travail servait à honorer leur maître plus encore qu'eux-mêmes.

On en retrouve des rayons dans l'admirable ouvrage de Christ : *La Flore de la Suisse et ses origines*, où l'auteur rappelle ce que fut la découverte des vallées de Saas et de Saint-Nicolas par les collaborateurs du grand Haller, véritable épopée de la botanique du XVIII^{me} siècle, où la poésie se mêle à l'ardeur scientifique. Cet enthousiasme ne faiblit pas au XIX^{me} siècle, encouragé par la découverte des Hautes Alpes qui faisaient encore peur aux contemporains de Rousseau, puis par le développement

de la géographie botanique et de l'écologie; il éclate dans tous les ouvrages de cette époque où les herborisations étaient encore à l'honneur. Il brille dans la charmante préface latine du pasteur Gaudin, dans le *Voyage au Caucase* de Levier et surtout dans l'œuvre magistrale de Christ, véritable livre de chevet du botaniste suisse.

De nos jours, le botaniste vit souvent comme un reclus entre son microscope et son microtome. Son travail lui fait-il vraiment un devoir de se confiner dans son cabinet? Le fait est que le botaniste herborisant est souvent raillé; raillé par ses collègues qui le traitent avec mépris de systématicien, raillé par le vulgaire qui ne comprend pas que l'on mette autre chose dans une boîte verte que des champignons ou des simples. La flore de tous les pays d'Europe est assez exactement connue, les espèces disparues seront bientôt plus nombreuses que les espèces à découvrir.

On a assez raison de moquer les systématiciens qui, souvent, sont coupeurs de cheveux en quatre. Les spécialistes en roses et en hieraciums ont plus créé de confusion que d'ordre dans les genres qu'ils ont disséqués.

Les boîtes vertes vont-elles être reléguées dans les musées, l'ère des herborisations est-elle révolue à jamais? Nous ne le pensons pas. Si les études d'anatomie végétale ont eu pour effet d'éloigner les botanistes de la nature et de remplacer l'étude des plantes par celle de leur squelette, la cytologie, la génétique, l'écologie, la physiologie sont en train de les ramener aux champs. Si le laboratoire d'études est indispensable, l'examen des plantes dans leur cadre naturel est d'une nécessité non moins absolue. L'éternel problème de l'espèce, abordé maintenant de divers côtés à la fois, nécessite un nombre colossal d'observations dont aucune n'est superflue. D'après M. L. Cuénot, la connaissance complète d'une espèce, bien rarement réalisée, comprend :

- 1) La description de sa morphologie externe et interne;
- 2) Sa variation à l'état de nature et ses possibilités;
- 3) Ses exigences ou adaptations écologiques;
- 4) Ses rapports avec la faune et la flore du biotope;
- 5) Sa distribution géographique passée et actuelle;
- 6) Sa morphologie chromosomienne et celle de ses mutants;
- 7) Ses rapports de croisement avec les formes voisines;
- 8) Son origine.

Voilà de quoi encourager les naturalistes du XX^{me} siècle, dont les herborisations, si elles sont bien dirigées, peuvent encore enrichir la science. Il pourrait par exemple se créer des liens entre botanistes de laboratoire et leurs collaborateurs herborisants, qui, en apportant un matériel intelligemment choisi, pourraient grandement contribuer au succès de recherches d'ensemble. Mais il serait encore meilleur que le botaniste, abandonnant ses

préjugés, reprît sa boîte verte et ses promenades, pour observer lui-même ses chères espèces dans leur milieu, car, sans cela, les conclusions de ses travaux n'auraient pas plus de valeur que l'opinion d'un médecin qui n'aurait jamais vu de bien portants. Et si le public ne voit en lui qu'un homme qui « va aux fleurs », comme cela se dit chez nous, qu'importe... la science n'élevant l'homme que dans la mesure où elle reste accompagnée de simplicité.

Mais revenons à Jean-Jacques Rousseau, que plusieurs traits d'esprit et de caractère éloignent des botanistes de son époque, et même, ce qui est plus grave, des naturalistes de tous les temps. C'est ce que nous voulions dire dans le titre de cette causerie, par l'épithète d'amateur. Un amateur pourra sans doute faire quelques découvertes par hasard, parfois même de bonnes observations, mais sa tournure d'esprit sera telle qu'il aura toujours tendance, au lieu de servir la science, à se servir d'elle comme d'un moyen d'amusement ou même d'éducation.

Et tout d'abord le *romantisme* de Jean-Jacques. Certes, il ne faut pas médire de son amour pour les beautés de la nature. Le naturaliste ne doit pas pousser l'impartialité, je dirais même l'esprit spartiate, jusqu'à refuser son admiration à la merveille architecturale que représente une corolle de gentiane, par exemple. S'il n'est pas superflu de savoir le nom des fleurs pour les admirer davantage, je dirais inversement qu'un peu de sens de la beauté ne nuit pas à un observateur de la nature, à condition toutefois de prendre le mot « beauté » dans un sens très large et que ce ne soit pas une excuse pour se désintéresser d'aucune partie de la science.

Or Rousseau se désintéresse des plantes cultivées qu'il considère comme des monstres. Dans ce domaine, on peut se demander si son influence n'a pas été très profonde et ne s'est pas prolongée jusqu'à nos jours. Le mépris dans lequel beaucoup de naturalistes tiennent les fleurs de jardin et les légumes cultivés est d'autant moins excusable que ces plantes-là représentent admirablement ce que L. Cuénot appelle les possibilités d'une espèce. En outre, les applications pratiques de cette étude sont trop présentes à l'esprit de chacun aujourd'hui pour que j'insiste. Rousseau, dans ce domaine, a eu plutôt une influence retardatrice sur le développement de la botanique.

De même, Rousseau part en guerre contre l'utilisation des plantes en médecine. Il y aurait de nombreux passages à citer à ce sujet. Jean-Jacques a raison de protester contre le « dégoûtant préjugé » qui consiste à ne voir dans les plantes que des tisanes.

« Ces idées médicales, dit-il, ne sont assurément guère propres à rendre agréable l'étude de la botanique, elles flétrissent l'émail des prés,... rendent la verdure et les ombrages insipides et dégoûtants, toutes ces structures gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier et l'on

n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères parmi des herbes pour les lavements ! »

Voilà bien le romantisme de Rousseau. Ai-je besoin de dire qu'un botaniste doit s'intéresser aux propriétés médicinales des plantes dans la mesure où celles-ci, dûment éprouvées, font connaître la constitution chimique de chaque espèce ; mais quant à faire des guirlandes pour les bergères, il ne faut pas trop compter sur lui !

Et puis le « finalisme » de Rousseau, qu'il partageait avec son ami Bernardin de Saint-Pierre, était aussi de nature à fausser son jugement. Ces deux philosophes et pseudo-naturalistes se ressemblent par leurs idées, avec cette différence toutefois que Bernardin s'arrangeait à ne pas pousser les sciences jusqu'au point où elles auraient pu lui être nuisibles. On ne saurait trop dire à propos des causes finales, qu'il y a deux sortes de finalisme, celui, béat, stupide, enfantin, qui consiste à voir une fin humaine, un intérêt humain, dans une disposition naturelle. Jean-Jacques Rousseau était trop intelligent pour tomber dans les divagations ridicules de l'auteur des *Etudes de la Nature*. Il nous dit, cependant, que le « Suprême Ouvrier », attentif à la conservation de tous les êtres, paraît avoir redoublé d'attention pour ceux qui servent à la nourriture des hommes et des animaux. Mais ce passage est tiré des *Lettres sur la botanique*, c'est de la botanique pour les dames... Ces dames qu'un melon et sa division en côtes remplissaient d'admiration...

La deuxième espèce de finalisme, qui consiste à voir l'intérêt de l'être vivant lui-même dans une disposition qui lui est propre et qu'il transmet à ses descendants, est une doctrine philosophique qui n'a rien à voir avec la méthode des sciences expérimentales. Toutefois il ne faut pas être trop absolu quand il s'agit d'êtres vivants, et je suis persuadé qu'en ne voulant voir que des mécaniques dans les plantes et les animaux, on s'éloigne autant de la vérité qu'en les supposant créés pour satisfaire notre appétit. Il existe actuellement des savants qui proscrivent le finalisme jusqu'à se fâcher violemment contre l'expression « substances de réserve », parce qu'elle évoque l'esprit de prévoyance, quelque chose d'analogue à l'attitude de nos contemporains qui amassent dans leurs greniers les denrées qu'on va rationner. Mais l'expression doit être employée *cum grano salis* et, si on la remplace par celle de produits de l'anabolisme, je crains que cette dernière ne soit plus claire du tout.

Lorsque Rousseau constate que la nacelle (carène) des Papilionacées est comme un coffre-fort dans lequel la nature a mis son trésor à l'abri des atteintes de l'air et de l'eau, il ne fait qu'énoncer une vérité scientifique qui s'accorde avec ce que l'on sait aujourd'hui de l'importance et de la précocité de la méiose.

Nous avons déjà fait allusion à la tendance pédagogique de

Jean-Jacques. C'est en partie à cause d'elle que Rousseau eut toujours plus de plaisir à expliquer qu'à découvrir. Ses explications sont d'une grande clarté, mais elles ne nous empêchent pas de regretter que Rousseau n'ait pas fait de voyages de découvertes, dont il nous aurait rapporté le récit.

Quand on pense qu'il aurait pu découvrir la flore des Hautes Alpes et nous la décrire avec son enthousiasme et son talent, on est navré et tenté d'en faire reproche à l'excellente M^{me} Delesert. La flore des Alpes, une des plus grandes merveilles qui soient au monde, n'a pas été chantée par de très grands écrivains, à part Rambert et quelques naturalistes, qui sont loin d'avoir le talent de Jean-Jacques. Mais Rousseau n'avait peut-être pas les qualités nécessaires à cet ouvrage. Il ne savait pas vraiment s'isoler; loin des hommes, il était poursuivi par le regret de ne pas avoir réussi auprès d'eux, et surtout il n'avait pas la tranquillité d'âme d'un homme plus simple et moins génial, mais qui ne s'étant pas exclu par ses actes et sa pensée de la communauté des êtres vivants, trouve la paix et la joie dans la contemplation d'un monde où il a sa petite place.

Enfin et surtout, Rousseau n'est pas un naturaliste, parce qu'il ne s'est jamais préoccupé de la *Vérité*. La plus grave à ce sujet de toutes ses confessions est celle-ci : « Mes émotions confuses me donnèrent de la vie humaine (et Rousseau aurait pu ajouter de la vie en général) des notions bizarres et romanesques dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir. »

Il donnait donc tort aux faits de l'expérience. Comme Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau ne voyait pas la nature comme elle était. Sans soutenir un paradoxe, je dirai qu'ils faisaient de la nature un système fort peu naturel, dont les lois ne les préoccupaient pas du tout. C'était un théâtre qu'ils peuplaient de chimères, à la manière des enfants, ou plutôt d'idées chimériques. Sans cesse ils s'éloignaient des faits d'observation courante pour voir de soi-disant harmonies complètement artificielles. Procédant ainsi pour la société, Jean-Jacques ne devait pas renoncer à ses rêveries en face de la nature, parce qu'il ne voulait pas voir la vérité, ou plutôt qu'il glissait naïvement dans la conception d'une vérité établie par celui qui la conçoit. Laissant donc de côté les lois de la nature, il en imaginait d'autres où son esprit inquiet de morale, comme celui de chaque Suisse romand, ne voulait voir que du bien.

De là l'opposition fameuse entre l'homme naturel qui est bon et l'homme civilisé essentiellement pervers. Ces conceptions sont trop faciles à combattre pour que nous nous y arrêtions. Contentons-nous d'observer combien elles sont étrangères à un naturaliste. Loin de nous la pensée d'astreindre tous les naturalistes à un même système philosophique. Mais leur esprit, respectueux des réalités scientifiques, devrait au moins s'entendre sur les points suivants : D'abord que les êtres vivants forment un monde

dont les lois sont tout à fait indépendantes de nous. Nous ne devons pas les construire à notre idée, mais construire nos idées d'après elles. Puis en ce qui concerne l'*homme*, sa solidarité avec la nature ne consiste pas, comme le croyait Rousseau, en ceci qu'ils sont bons tous les deux, mais qu'il est soumis aux mêmes lois que tous les êtres qui respirent, ces lois n'ayant d'ailleurs aucun caractère moral. Et enfin, le respect des faits nous oblige à dire que l'homme, être sociable, *zoon politikon* par excellence, diffère précisément par cette propriété de la plupart des êtres vivants, et, qu'indépendamment de toute idée religieuse, sa bonté dépendra, comme son bonheur, en grande partie de la façon plus ou moins parfaite avec laquelle il aura compris sa destinée, au lieu de chercher à s'y soustraire.

Manuscrit reçu le 22 décembre 1941.
